

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 40

**Artikel:** Lanterne chinoise  
**Autor:** Des Pomeys, René  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255499>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*



PARAISANT



A PORRENTUY



N° 40

Supplément du Dimanche 8 octobre

1905

## LANTERNE CHINOISE (Fin)

Après de mon lit de camp, situé près d'une fenêtre, d'où j'apercevais la ville et, au lointain, sa fameuse muraille aux trois quarts démantelée, venait s'asseoir une fillette répondant au doux nom de Ko-li-bri. L'enfant — elle avait 14 ans — était d'une précocité étonnante; elle était un peu et je crois beaucoup la „fifi” des bonnes sœurs — comme on dit au collège. Tu n'es pas sans avoir lu „Madame Chrysanthème”; eh bien! sache que Ko-li-bri, au physique comme au moral, pouvait bien avoir une affiliation mystérieuse avec l'héroïne de Loti. Du jour où la sœur Philotée me l'amena, nous fûmes très vite grands amis.

D'ailleurs on m'avait présenté aux regards bridés de la petite sous tous mes avantages. Une fois j'étais, paraît-il, aux yeux de la sœur Philotée, un vrai Goliath. Ah! sœur Philotée, vite une dizaine de chapelets pour avoir fait attention au sexe qui, pour l'instant n'était pas séduisant en ma personne condamnée au grand repos. Et puis, j'étais le Monsieur qui, à l'ambassade, se tient à deux pas de l'ambassadeur. Je signais d'une main ferme, paraît-il, le cas échéant, les exécutions de Chinois avec un flegme imperturbable. J'accordais aussi — car enfin j'accomplissais le bien et le mal comme la plus minime des créatures humaines — des secours aux familles nécessiteuses; ayant le bon esprit de se montrer, en apparence au moins, les bons petits amis des Français. Tu comprends que je n'étais pas loin d'apparaître à la petite comme un esprit émané de l'essence du grand Boudha, qui trônaît à deux pas de moi, dans un jardin au milieu des cactus lui faisant, avec leurs tiges baïonnettes, une menaçante garde d'honneur. Ayant pris sur moi de lui faire répéter le

syllabaire français, Ko-li-bri apprenait avec courage. De fait son front se plissait de minuscules rides, tandis que ses menottes tracassaient le fouillis de ses cheveux, qu'elle devait relever bientôt en natte au sommet de sa tête, les fixant avec une épingle terminée en aile de papillon. Oh! ce papillon prêt à s'envoler du petit monsticule, comme il était agaçant et coquet! L'éclat des yeux, vert-bleuté, paraissait atone devant les fulgurances glauques qui s'échappaient des orbites, coquilles de noix ouvertes, de ma petite amie.

Tout en elle provoquait le sourire; décidément, je m'étais bien laissé prendre à ce sortilège que je croyais enfantin. Mes manières de malade avaient dû passer à ses yeux pour le nec plus ultra de l'élégance; le son de ma voix — par exemple, je le radoucissais — que je mettais, soit pour causer, soit pour la faire réciter, l'avait littéralement subjuguée.

Aussi, ne voulant pas être en reste et pour paraître en tous ses avantages, s'était-elle fait faire une robe jaune-orange, sur laquelle planaient des vols de chimères.

Oh! ces bariolages verts et jaunes, on les eût dits conçus par des esprits en délire et des mains tremblantes de fièvre.

Je la complimentai et, toute fière de son premier péché de coquetterie — était-ce le premier ma bonne sœur Philotée? — elle allait trotte-menu ou plutôt saillante, comme un oiseau de branche en branche — ici les cailloux de la rue — chez ses parents raconter que le Monsieur „Très Haut” placé chez l'ambassadeur lui avait fait des éloges sur sa tenue. Ses parents étaient de très dignes commerçants: que dis-je? Son père, Ka-Qui-Ho — car Ko-li-bri, j'avais oublié de te le dire,



E. GAIRAL

n'était que le surnom donné à la petite Chinoise par les sœurs — était une véritable artiste en l'art de confectionner des lanternes comme celle-ci, tandis que sa femme, en prudente ménagère, avait fait des pieds et des mains pour avoir la fourniture des établissements français. Entre temps, Ko-li-bri et sa mère faisaient, elles aussi, de simples lanternes ; en papier, par exemple.

Le jour de mon départ approchant, Ko-li-bri se tristait, ses lèvres grimaçaient une moue qui, chez des personnes de notre race, les auraient fait ressembler à des guenons. Mais, là-bas, les jeux de physionomie sont tellement de mode, que l'immobilité est un signe de mort ; elle n'existe que chez les défunts.

Ma petite amie ne parlait pas à ses compagnes ; de temps à autre elle laissait s'exhaler de sa minuscule poitrine un égrémement de soupirs. Décidément l'âme de Chrysanthème communiait en ces instants avec celle de Ko-li-bri.

Les bonnes sœurs ne savaient trop que penser d'avoir mis en tel émoi cette jeune personne. On était, moi en tête maintenant, très ennuyé de voir le petit drame intime qui se jouait dans ce cœur d'enfant.

Enfin l'heure du départ ayant sonné, quatre hommes vinrent me conduire en palanquin jusqu'au bord du navire. La veille au soir, j'avais dit au revoir d'une voix très assurée — je le croyais du moins — à Ko-li-bri.

— Je reviendrai dans six mois et je te prendrai à mon service. Cette dernière phrase n'avait pas été entendue par les sœurs, et pour cause. — Sois sage ; apprends bien à lire et à écrire, et de là-bas de France, ton grand ami t'écrira. Je devenais un Loti au petit pied. Ko-li-bri me tendit son front, que j'embrassai pieusement comme un reliquaire ; elle s'éloigna sans manifester la moindre émotion.

La bonne sœur et moi nous serions-nous trompés ? J'aimais à le croire pour le repos d'esprit de la petite fille... et pour le mien.

Arrivé à ma cabine, quelle ne fut pas ma surprise de voir, appendue au plafond, la superbe lanterne chinoise. Je n'eus pas de peine à deviner le nom de l'envoyeur et au moment où on lève l'ancre, des larmes mystérieuses, perles de l'âme... glissèrent sur mon visage.

Craignant pour la lanterne de Ko-li-bri les tangages du vaisseau ; je la décrochai et la mis en caisse. Il me semblait alors que j'ensevelissais aussi pour jamais, en le tréfonds de mon âme, les heures passées avec la petite fille.

...Fais-moi donc passer ce coffret, Auguste. En un monceau de lettres, Adolphe en prit une et lut :

Hôpital Français de Pékin.

MONSIEUR,

J'espère que vous avez fait une bonne traversée, si je vous écris ces quelques lignes c'est pour vous remercier, une fois de plus, de toutes les bontés et de tous les secours que vous nous avez fait obtenir pour nos malheureux. Dieu vous en tiendra compte. Apprenez — tout en vous résignant à la volonté de Dieu, — que Ko-li-bri est devenue folle de chagrin depuis votre départ. On ne joue pas impunément avec les coeurs, surtout ceux des enfants. La vue de la petite est pour moi une torture ; je n'aurais pas dû vous la présenter. Certes, ce n'est pas que vous ayez quelque chose à vous reprocher. Non la faute doit en incomber à moi seule, je l'expie amèrement. Nous garderons la petite avec nous, tout espoir de guérison n'est pas perdu ; mais ce sera long, très long. Au moment où je vous écris Ko-li-bri fait entendre, dans nos couloirs, une phrase qui revient en triste mélodie, comme le cri d'un oiselet blessé : Il est parti tout là-bas dans le grand pays qui est au delà des grandes eaux ; mais avec sa lanterne il s'éclairera pour revenir vers sa petite Ko-li-bri. Je termine en hâte ces quelques lignes pour ne pas lire dans ses yeux une muette interrogation. Car chose singulière, elle a gardé l'intuition de tous ce qui se rapporte à vous.

Sœur SAINT-PARDON,  
de la Congrégation des Filles de Saint-Vincent-de-Paul.

...Par télégramme, j'ai donné l'ordre qu'on soignât la pauvre enfant à mes frais, comme une « petite sœur. »

— Elle guérira... répliqua Auguste Biosse, plus ému qu'il ne voulait le paraître ; car, avec un cœur si aimant la vie lui réserve d'autres joies.

A ce moment, Mariette entra pour mettre le couvert. Adolphe, appuyant sur un second bouton électrique, la chambre s'éclaira d'une lumière crue, car il avait eu soin d'éteindre, au préalable, la lanterne.

— Dois-je réellement le lui souhaiter, ajouta-t-il à voix basse ; ne préférerais-tu pas pour elle les lueurs troubantes, images du rêve de tout à l'heure, à l'éclatante lumière, emblème de la réalité qui nous inonde ?

René des POMEYS.

### L'infirmerie à bord des cuirassés.

La terrible bataille navale de Tsushima où 14 à 15 mille marins russes ont trouvé la mort, déchirés par les obus ou engloutis par les flots, donne une actualité sinistre à l'article ci-dessous, tiré du grand journal allemand „Die Woche”.

„Avez-vous songé à la situation des innombrables blessés et malades tombés chaque jour dans les rangs russes et dans les rangs japonais ? Les dépêches parlent de vraies boucheries, de tas de soldats, couchés les uns sur les autres, râlant, gémissant, couverts par des cadavres et piétinés par les troupes qui volèrent à la mort. Quand deux armées, un demi million d'hommes, se battent trois, quatre, cinq jours de suite, croyez-vous que les ambulanciers, les infirmiers et les médecins aient le temps matériel pour recueillir tous les blessés ? Hélas ! combien de ces pauvres malheureux meurent entre deux cadavres, alors qu'un simple pansement sur une blessure peu grave leur aurait sauvé la vie !

Mille fois plus enviable est le sort des marins à bord des cuirassés. Si le navire coule, la mort des hommes est douce ; s'ils sont blessés, on les ramasse aussitôt que possible et les salles de l'hôpital sont à l'abri des obus ennemis.

On n'a pas seulement perfectionné la construction des navires de guerre et des appareils destructeurs ; on a songé aussi aux soins à donner aux blessés ; ce service a fait de notables progrès.

Faisons une différence entre les hommes blessés ou malades en temps de paix et en temps de guerre. En temps de paix, on utilise une infirmerie construite sur le pont ; elle est ample, pleine d'air et de lumière. Il ne manque jamais de malades sur un navire qui porte de 700 à 800 hommes, et à tout instant l'un ou l'autre se blesse plus ou moins gravement durant les manœuvres. Les lits du lazaret sont soutenus par deux supports à trois pieds vissés sur le pont ; ces lit peuvent osciller de façon que les mouvements du navire sont notablement atténués.

L'infirmerie est toujours tenue dans un état de minutieuse propreté ; la ventilation y est assurée au moyen d'appareils électriques ; les malades ne respirent plus l'air pesant et infect comme c'est le cas dans les navires anciens.

Le lazaret renferme une salle spéciale pour les opérations ; elle est pourvue de tout ce que la science moderne peut désirer en fait d'instruments de chirurgie et de moyens de désinfection et de stérilisation. Enfin, le lazaret est splendidement éclairé, soit de nuit, soit dans les jours sombres.

Tout près se trouve la pharmacie qui tient peu de place, mais où rien ne manque.

Quand le branle-bas de combat est donné, tous les malades sont enlevés du pont et transportés dans un local qui se trouve au centre du navire, sous la ligne de